

Échobiographie

Evelyne Belliard

Number 152, Winter 2017

« Sel », « cheveux la critique »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85394ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belliard, E. (2017). Échobiographie. *Moebius*, (152), 69–73.

ÉCHOLOGIE

Evelyne Belliard

Le 11 novembre 1984, à minuit bien précisément, je vis pour la première fois la tête hirsute de mon géniteur. Considérant qu'il s'agissait là du tout premier contact humain extra-utérin que j'établissais, la stupeur me fit pousser mon premier cri et la chambre minuscule et sombre en retentit de vie claire, de ma vie. J'en conçus un sentiment étrange d'excitation et de peur, avec le froid, la fatigue et la faim que je découvrais tout à la fois. Je me sentais non plus latente et atemporelle, mais visqueuse et fragile. Ma mère, greffée jusqu'alors à mon milieu comme un immense appendice, me regarda de ses yeux fiévreux et entreprit de me rabouter à son sein rouge et rond comme une pomme pour me faire taire. Je n'en fis rien. Je tentai plutôt de relever la tête pour laisser mes yeux embrasser la lumière diffuse de la bougie déposée sur la table de chevet. Ma mère, déterminée, remplaça d'une main ma bouche sur son mamelon, et je commençai à téter nonchalamment le colostrum. Dans leurs lits superposés, mes frères dormaient, ils ne faisaient pas encore partie de ma vie. Je n'avais jamais été aussi heureuse.

Non, ce n'est pas exactement ça. Je reprends.

Ma tête venait de sortir. J'avais les cheveux collés à mon crâne déformé, englués dans le *vernix caseosa*. Le rejet de la greffe serait imminent, officialisé par la coupure nette du cordon ombilical qui ne me reliait déjà plus à elle, mais seulement au placenta, lui-même expulsé quelques minutes après moi. D'un même corps, nous ne ferions dès lors plus une, mais deux pour la vie, dans une exclusion irrévocable. Ma couveuse reposait dans le liquide amniotique sur le lit conjugal. Je fus nettoyée sommairement, langée et déposée dans un berceau, mise à l'écart en attendant les boires ; chaque tétée comme une nouvelle tentative de greffe qui avortait. Mais je ne devais pas bouger ; on appuyait le doigt sur ma condamnation à l'exil dans un aveuglement violent. On saisit mon portrait, comme la célébration de l'organe éjecté. Moi. Seule, encadrée par les barreaux du berceau, étrenné deux fois avant moi. J'étais le numéro trois. Qu'on m'appose une étiquette pour la taxinomie, que je rentre dans les rangs.

Voyez par vous-même. La photo de famille : comme autant d'organes issus de mauvaises greffes. Nous. Les sept. Résultats d'opérations qui ont échoué. Duplicatas. Planche-contact. Des ratés, des enfants, comme autant de tentatives foireuses de grandir par en-dedans. Dans le cycle séculaire de la naissance. On dit *mettre bas* comme on dit *abattre*. Il n'y a pas de terrain d'entente. Peut-être faut-il regarder de plus près les mauvaises cicatrices ? Voyez ici un organe sain et viable, promu au rejet natal. Seule la mort dans l'œuf conserve la coquille intacte. Sinon elle éclate. J'étais, moi, ce jaune d'œuf gluant dont les cris étouffés avaient fait vibrer la coquille de ma mère. Je l'avais bien remarqué, à ses grands yeux pleins de regards, posés sur moi comme des papillons prématurés, globuleux. La

greffe avait échoué. Je n'avais pas été entée correctement à elle ; je l'avais hantée plutôt, longtemps, pour me laisser croître en corps étranger. Voyez l'organe débouté, bleui tel un rein tuméfié, cancéreux. Oui, moi, une tumeur. Jusqu'à ce qu'elle me mette bas. C'est peu dire.

À la lumière de ma naissance, celle de la bougie sur la table de chevet, j'étais bouffie, mais je n'en savais rien. Je cherchais encore le corps que j'habitais, en parasite embryonnaire. Ma mère gisait sur son lit, mollasse et atavique dans sa chair flasque de mon vide. Elle voulait retirer tous les petits bouts de moi qui restaient en elle. Ils sortiraient bientôt, un à un, comme autant de déchets qui lui défiguraient l'intérieur. Elle aurait pu me vomir ; j'aurais voulu sortir dans un déploiement de la gorge, provoquer une dilatation des cordes vocales, briser leur filet de voix dans une longue plainte gutturale. L'époumoner. Mais on me fit passer par le bas et j'atterris dans la ruelle, sur la moquette. On dit *moquette*, comme une mauvaise plaisanterie. Moi, je ne riais pas. Elle avait des seins pour me faire taire, dès mon arrivée. Je suis née dans la poussière qu'on voulait cacher, dans l'incognito du minuit sonnant, à l'abri des regards, pour que cela reste dans la famille.

On a dit : « Elle respire. » Je ne sais pas, je n'ai pas voulu vérifier, je pouvais faire sans. Je vivais par en dedans, je retenais mon souffle pour plus tard, pour souffler fort sur les pellicules, pour revoir les images sans la poussière. J'aurais voulu retourner d'où je venais, retourner ma mère comme un gant, pour toucher son cœur de mes mains, pour devenir comme lui, un organe vital. Voyez par vous-même. On dit *l'enfant est relié à la mère*. Pas toujours. Un immense appendice, gros comme une maison, ma maison de chair. Et c'est moi qu'on évince à la naissance. Voyez

l'organe rejeté, tuméfié, cancéreux. Il est bleu. Moi aussi, cancer mouvant. Mal arrimé à la maison maternelle. Un spécimen bon pour faire des expériences. Pour le progrès. On dit *mettre bas* comme on dit *abattre*. Moi, je ne dis rien. Je vis, un point c'est tout. On dit *la femme, matrice de la vie*. Mais on dit *rejetons*. Ce n'est pas innocent. Voyez par vous-même. Sinon, je ne serais pas tel un satellite fragmenté qu'on s'amuse à manipuler, à retourner dans tous les sens. On dit *toucher du bout des doigts*, mais le mal est fait. Tout au bout du doigt, il y a la dictature et le bouton de l'appareil. De concert. On dit *un instantané* et c'est bien de cela qu'il s'agit, d'appuyer vite sur la gâchette pour ne pas rater son coup. D'une précision chirurgicale pour la mise en scène. Il faut de la minutie, de la dextérité, de la pratique, de la subtilité. On dit *se faire la main* comme on dit *se faire une pute*. À la longue, on s'habitue à être dévisagée. Ou défigurée, c'est du pareil au même.

Elle me l'a dit : « J'ai déchiré à ta naissance, ils n'ont pas voulu me recoudre après toi. » Mais elle n'en a que pour elle. On n'a pas voulu me recoudre non plus. On m'a greffé le nom du père qui me fait comme un raboutage de chirurgien charlatan, incapable d'endiguer l'hémorragie. Ma plaie reste béante. Voyez par vous-même. Les dissections et les blessures physiques, monstrueuses, scientifiques, dans le manuel de médecine. Les plaies plus vives n'ont pas la même couleur, la lumière n'en fait aucune image, elle est trop loin pour être saisie, elle n'y a pas accès. Même les mots sont trop engourdis pour y arriver. Voyez par vous-même. On dit *il n'y a pas de mot pour cette image*. Mais il n'y a pas d'image non plus. L'album, c'est la mémoire sélective. On y range ce qu'on veut montrer aux

autres. Il y a des choses qui ne se montrent pas. Le reste, c'est de la mascarade. Du cirque. Des bestioles savantes.

C'est drôle. On écrase facilement un insecte, c'est comme un embryon. Sous le pied, ça gicle et fait un petit « crac » rigolo, discret, étouffé. On n'aime pas les parasites, on les chasse, on les expulse, on les évacue dans la cuvette. On dit *évacuer*, mais on pourrait dire avec un peu de franchise *évacuer*. C'est drôle. Ça ne tient qu'à un *v*, mais ce n'est pas celui de la vie. C'est drôle. De *nourriture* à *pourriture*, il n'y a qu'un *p*, mais ce n'est pas celui du pardon. C'est drôle. D'*insecte* à *inceste*, il n'y a qu'un échange au sein du même mot, comme un échange au sein de la même famille. On dit *un air de famille*. Mais on le chantait tout bas, chez nous. Comme un requiem chez les Bénédictines. Moi aussi, une sœur cloîtrée. Moi aussi, le devoir de silence. Moi aussi, le voile rugueux. L'embargo sur la bouche, c'est un arrêt sur image. Sur les mots aussi, comme les clichés. *Longtemps je me suis couchée de bonne heure au Jardin des supplices*. Et ma recherche à moi, de ce temps perdu; mon arrêt sur image, c'est un pluriel aveuglant. *Famine/gamine, femelle/gamelle, femme/gemme. Les associations libres*, qu'on dit. La couveuse avait plus d'un chat dans son sac, jetés à l'eau qui coulait sous les ponts, comme les bébés avec l'eau du bain.

Je n'ai rien à ajouter. Pas de témoin, pas de photo. Pas de photo, pas de preuve. Et puis, l'image ne parle pas. Voyez par vous-même. On dit *sage comme une image*. On dit *une suite d'épreuves*, plaquées en série sur la planche-contact. Des expressions figées. Oui, c'est bien de ça qu'il s'agit. On dit *le mystère de la vie*. On dit *les voies impénétrables*. La science vous dira que non. Le corps est un panier percé. Pénétrable à l'envi.